
Geneviève Charpentier

Les Méditerranées

Ces vingtièmes Assises, rendez-vous historique, débutent sans soleil, dans la pluie et le vent. Il n’y a toutefois pas de neige, et la grêle n’est pas annoncée. C’est un temps historique aussi pour moi qui assiste depuis plus de dix ans à l’événement, d’abord pour représenter le Centre national du livre, par la suite le ministère de la Culture, aujourd’hui le conseil d’administration d’ATLAS. Historique car je suis mandatée par le comité de rédaction de *TransLittérature* pour en réaliser la synthèse, oui, moi qui ne suis ni écrivain, ni traductrice et qui ai accepté sans hésiter. J’aurais peut-être dû mieux apprécier la difficulté de l’exercice avant de répondre. Trop tard, le train est arrivé en Avignon, le bus à Arles, le bagage à l’hôtel, le cahier de notes est dans le cartable, le crayon en poche et les deux cent quinze convives au théâtre municipal.

Vendredi 15h00 : ouverture des Assises. Après les allocutions de bienvenue, le maire, Hervé Schiavetti, décerne la médaille de la Ville d’Arles à Hubert Nyssen (Actes Sud) et, au nom du ministre de la Culture, fait chevalier des Arts et des Lettres François Mathieu, président de l’ATLF, pour son travail militant en faveur de la traduction.

Anne Wade Minkowski et Jean-Yves Masson présentent Adonis, poète d’origine libano-syrienne et traducteur, en particulier d’Yves Bonnefoy et de Saint-John Perse. Fondateur principal du renouveau de la poésie arabe, Adonis partage sa vie entre Paris et Beyrouth. A ses yeux, la poésie traduit de l’existence, et lorsque le poème est lui-même traduit, « il contient les caractéristiques de la langue traduisante à la hauteur de la langue traduite ». Les mots sont moins à traduire que leur âge, les nuages que l’eau qu’ils portent, la fleur que son parfum. Cette féerie métaphorique me séduit.

Adonis ajoute que la traduction est une force de création qui permet de fabriquer de nouvelles images, mais que le poème traduit souffre d'une perte de musicalité, de sonorité. Il exprime ainsi son rapport au mot, dont il voudrait entendre le monde qu'il porte une fois traduit et encourage le traducteur à essayer.

La conférence de Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, porte, quant à elle, sur Ezra Pound (1885-1972), poète américain et traducteur ayant vécu en Europe (Londres, Paris, Italie) à partir de 1908. Homme pour le moins complexe, qui se laisse séduire par le fascisme et le régime de Mussolini, il est arrêté en 1945 pour trahison, purge ensuite sa peine pendant douze ans dans un hôpital psychiatrique de Washington. Le personnage semble avoir été de tous les arts, de toutes les cultures et de toutes les langues. À la fois compositeur, interprète, poète, essayiste, théoricien, Pound apprend vingt-six langues étrangères pour traduire le monde, découvre des littératures d'autres siècles et d'autres continents. Il superpose les idiomes, s'approprie avec audace le latin et les idéogrammes chinois, les transforme sans se soucier d'éventuels contresens. Traducteur peu recommandable en somme, dont il ne faut pas suivre l'exemple. Mais Borges dira de Pound traducteur : « Ceux qui se sont voués à l'exercice de la poésie savent que l'essentiel du vers est son intonation et non pas son sens abstrait ».

Cette première journée est couronnée par un petit moment de grâce avec *La confession d'Abraham*, monologue de Mohamed Kacimi, dans une mise en scène et une interprétation d'Alain Lecucq et son théâtre de papier, un art qui, au même titre que le théâtre d'ombre ou d'objet, s'inscrit dans le théâtre de marionnettes. Des personnages de papier surgissent du récit biblique. Les figures se dressent et s'animent pour traverser les siècles et raconter l'histoire d'Abraham, tandis que tout au long du parcours des lettres de témoignage disent l'incertitude du monde d'aujourd'hui.

Qui dit couronnement ne dit pas achèvement puisque la soirée se poursuit autour du traditionnel buffet dînatoire. C'est sans doute le moment chaleureux le plus attendu des Assises, moment où le Méjan se transforme en haut lieu de retrouvailles, de rencontres et de convivialité. Il l'est encore cette fois, et même davantage en raison de la date anniversaire qui est dans tous les esprits. Aussi, pour marquer avec originalité l'événement, une fin de soirée tango est prévue. La musique retentit tardivement, un couple de danseurs évolue avec élégance, mais nous sommes trop fatigués pour leur emboîter le pas.

Le lendemain, samedi à 9h30, Saber Mansouri, chercheur, directeur de la collection Maktaba aux éditions Fayard, et Soumaya Mestiri, chercheuse et participante à la collection, ont carte blanche pour *Traduire et écrire l'Histoire*. Soumaya Mestiri présente un long exposé sur la philosophie de l'Histoire, celle qui a vu des hommes traduire les Grecs en langue arabe. Deux facteurs favorisent l'émergence de ces traductions. D'une part, les conquêtes arabes qui entraînent la disparition des frontières entre l'est et l'ouest de la Mésopotamie, les controverses chrétiennes, le chiisme et l'internationalisation du savoir. D'autre part, l'arrivée au pouvoir en 750 des Abassides, de langue grecque païenne, et le transfert du pouvoir de Damas à Bagdad. Avec le premier calife, on traduit l'astrologie, on se réapproprie la culture perse mise à mal par Alexandre le Grand. Avec le second, on traduit les *Tropiques* d'Aristote qui enseignent l'art de la dialectique, sa *Physique* qui apporte un élément cosmologique dans les discussions théologiques. Avec le troisième, on se recentre sur l'idéologie musulmane comme unique garant du dogme religieux. La traduction est alors valorisée pour combattre les Byzantins, culturellement inférieurs aux musulmans. Ce mouvement socioculturel prend fin à l'approche du millénaire. Saber Mansouri cite quatre auteurs qui ont marqué leur temps à travers des écrits et des traductions. Mais la traduction est-elle une construction de l'Histoire ?

Après ces passionnants exposés, il est temps de s'exercer aux ateliers de langues. Il y en a cinq, deux pour l'anglais, un pour l'arabe, un autre pour l'espagnol, ainsi qu'un atelier d'écriture. Le texte en anglais proposé par Françoise du Sorbier pose des problèmes de rythme et de genre. Le deuxième atelier d'anglais, animé par Danièle Laruelle, suscite d'intéressantes comparaisons. Le texte de l'espagnol Lino Novas Calvo (1905-1983) soulève des difficultés d'ordre lexical et stylistique qui, sous la houlette de Liliane Hasson, donnent lieu à un dialogue fructueux. Catherine Charruau et Mohamed El Amraoui préparent depuis plusieurs mois une anthologie de poèmes marocains contemporains. En présence d'Adonis, ils exposent leur travail à l'assistance tout en relevant les difficultés rencontrées pour traduire la langue arabe et sa poésie. Dans l'atelier d'écriture dirigé par Jean-Yves Pouilloux, une page de Flaubert est commentée par une vingtaine de participants qui en relèvent les rythmes et le système des temps verbaux, avant de s'atteler à un texte en style télégraphique de Robert Pinget, avec pour consigne de le réécrire sous forme de récit narratif, de dialogue, de lettre.

Tandis que se déroulent ces divers ateliers, Claude Bleton présente les traducteurs en résidence au Collège (CITL), et c'est là que je me rends comme en souvenir de mes précédentes responsabilités au sein de la Direction du

livre et de la lecture. Hamdam Arzikoulov (Ouzbékistan), Gilles Decorvet (Suisse), Maarten Elzinga (Pays-Bas), Irène Gogoberidze (Géorgie), Marja Haadio (Finlande), Lili Herschhorn (Allemagne), Valleriy Nikitine (Russie), tous s'accordent à dire que la résidence au Collège est une véritable plateforme d'échanges et qu'elle offre des conditions optimales de travail. On a souvent évoqué les critères de recevabilité d'un traducteur au CITL (une traduction publiée et une bourse), on l'a moins fait pour les structures d'accueil. Le réseau européen des collèges internationaux de traducteurs littéraires (RECIT) regroupe les centres de traduction capables de contenir des hébergements, des outils de travail, des animations, une activité internationale. Douze pays de l'Union européenne répondent à ces critères. Les traducteurs viennent et reviennent au collège pour retrouver, non pas la France, mais le monde et tenter de concilier les inconciliables à travers les arts des lettres.

Le moment historique de la célébration des XX^e Assises arrive enfin dans le beau théâtre municipal. Outre les anciens présidents qui vont s'exprimer tour à tour, diverses personnalités rejoignent les intervenants sur la scène pour dresser l'historique des Assises. En 1982, Laure Bataillon, Annie Morvan, Françoise Campo-Timal, Françoise Cartano, Hubert Nyssen, Jean Gattégno, Jean-Pierre Camoin, le maire d'Arles de l'époque, sont à l'origine d'une volonté intellectuelle et politique de créer un événement autour de la traduction. La première présidente d'ATLAS, Laure Bataillon, joue un rôle capital dans la définition de cet événement : la traduction comme discipline autonome, le besoin d'un collège de traducteurs à l'exemple de celui de Straelen (Allemagne), la nécessité d'un prix national de la traduction. Anne Minkowski (1987-1988) lui succède, puis Sylvère Monod (1989-1991) et Jean Guiloineau (1992-1997). Côté collège, Françoise Campo-Timal essuie les plâtres dans des bureaux rue de la Calade. Son successeur, Jacques Thiériot (1988-1997) accueille en dix ans six cents traducteurs de soixante pays au Collège international des traducteurs littéraires d'Arles. Enfin, Jean-Michel Déprats rappelle que la création de la Maison Antoine Vitez à Montpellier a été décidée à la suite d'une table ronde « Traduire le théâtre » (Assises, 1989). Il est utile de noter que les Assises sont complétées depuis huit ans par la Journée de printemps d'ATLAS, à Paris. Cette réussite des Assises repose à la fois sur la structure administrative de l'association qui permet aux membres qui la composent de prendre la responsabilité de leur manifestation, et sur l'activité permanente du Collège.

Dans sa conférence, Hubert Nyssen revient sur la genèse des Assises, évoque son coup de foudre pour la ville et raconte comment il a créé sa

maison d'édition qui l'a définitivement ancré à Arles. Auteur, traducteur et éditeur, il a consacré sa vie aux métiers du livre et de l'écrit et découvert nombre d'écrivains étrangers qu'il nous aura fait connaître par le biais de la traduction.

Les Méditerranées nous emmènent à présent en Egypte, au pays de Sonallah Ibrahim qui nous est présenté par Richard Jacquemond comme un des rares auteurs à vivre de sa plume, à l'écart des éditions publiques et de la presse nationale ; une plume déconcertante au style original caractérisé par une grande économie de mots. En 2003, le romancier est récompensé pour son œuvre, mais refuse publiquement ce prix national attribué, déclare-t-il, par un état qui encourage la torture, l'humiliation, la corruption et le pillage. Ses traducteurs, Mary Saint-Germain, Hartmut Fahndrich, Marian Stagh, Isabella Camera d'Afflitto évoquent chacun leur travail et les difficultés qu'ils ont rencontrées. On peut regretter, toutefois, que des versions, comme ici la version suédoise, passent par une langue relais. Retenons que les huit romans de Sonallah Ibrahim sont dominés par un narrateur en quête de vérité, comme son auteur.

Vient ensuite la proclamation annuelle des prix, en commençant par le prix ATLAS junior. Dix-sept lycées étaient en compétition. Les prix de langue allemande, anglaise, espagnole, italienne, provençale sont décernés à de jeunes espoirs. Le prix Nelly-Sachs est attribué à Bruno Gaurier, traducteur de l'anthologie de poèmes de Gerard Manley Hopkins aux éditions Décaèdre. Le prix Découverte et le prix Consécration Halpérine-Kaminsky de la SGDL sont successivement décernés à Catherine Géry pour *Le gaucher*, de l'auteur russe Nicolas Leskov, publié aux éditions L'Âge d'homme, et à Mireille Robin pour *La toison d'or* (deuxième volume d'une œuvre en sept tomes), de l'écrivain serbo-croate Norislov Pekic, paru aux éditions Agone. Quant au prix Amédée-Pichot de la Ville d'Arles, celui-ci revient à Marie Hooge pour la traduction du flamand de *Marcel*, ouvrage du Belge Erwin Mortier, publié aux éditions Fayard. Dominique Vitalyos, membre du jury, présente ce livre avec un tel enthousiasme que dès le lendemain je vais me le procurer. Notons que tous les titres récompensés ont bénéficié de l'aide du Centre national du livre.

Dimanche, 8h30. Franchement, proposer des lectures bilingues, aussi belles soient-elles, autour d'un petit déjeuner, même offert, dans un café littéraire, à une heure aussi matinale, un dimanche, c'est à mon avis prendre des risques. Qui viendra à une heure pareille ? Pour ma part, je décide de ne pas y aller. Durant la nuit, je rêve d'un devoir qui m'appelle et je me réveille au petit matin. J'arrive au Café des Deux Sud avec à peine quinze minutes

de retard. À mon grand étonnement, je découvre un espace bondé, avec des gens debout, faute de place. Les lecteurs sont eux-mêmes surpris d'une telle affluence. Du comptoir, je n'entends que la musique des langues en version bilingue, mais je ne regrette plus d'avoir assisté à cette rencontre qui sera sûrement renouvelée l'année prochaine.

« Auteurs, traducteurs, mêmes combats » est le titre générique de la table ronde ATLF qui suit. A tour de rôle, les intervenants nous livrent des informations importantes sur le métier de traducteur. Yves Frémion, président du Conseil permanent des écrivains (CPE) fait le point des négociations sur la révision du Code des usages pour les auteurs de littérature générale, signé en 1981 avec le Syndicat national de l'édition (SNE). Entamées il y a deux ans, les négociations devraient prochainement aboutir et le Code des usages devrait être signé lors du Salon du livre 2004. Pour l'heure, la définition de l'*édition seconde*, l'exploitation suivie du livre, le droit de préférence, les intitulés de genres, le synopsis détaillé, le pilonnage, la reddition des comptes, les provisions sur retour sont encore en discussion. Jacqueline Lahana, vice-présidente de l'ATLF, rappelle que le Code des usages pour les traducteurs a été révisé en 1992, après des négociations serrées et houleuses. François Mathieu, président de l'ATLF, fait état des points qui ont été discutés lors de la réunion du Conseil européen des associations de traducteurs littéraires qui s'est tenue à Ljubljana, à savoir la visibilité du nom du traducteur sur l'ouvrage, la mention du droit d'auteur dans l'article de la Constitution européenne consacré à la culture, le contrat et le relevé des comptes pour tous les pays. Evelyne Châtelain présente le site www.atlf.org créé il y a trois ans, qui propose un accès au répertoire des traducteurs membres de l'ATLF, à un contrat conforme au Code des usages, à des informations sur la vie de l'association, à une liste de diffusion, et donne de nombreux conseils. Françoise Cartano commente la directive européenne sur le droit d'auteur et ses vingt-cinq exceptions possibles, et présente la situation actuelle de la SOFIA, société paritaire auteurs/éditeurs créée à l'initiative de la SGDL. Si le droit de prêt en bibliothèque a été voté, aucune société d'auteurs n'a encore été habilitée à le percevoir. Elle donne aussi des précisions sur le futur régime de retraite complémentaire. La parole circule, les questions se bousculent. Cette table ronde, riche en informations, est toujours suivie avec autant d'assiduité.

L'après-midi, d'autres ateliers sont proposés ; je décide d'aller suivre celui animé par Evelyne Châtelain et Jean-Luc Diharce qui me font découvrir des « trucs et astuces » pour une meilleure maîtrise de l'outil informatique. « Méditerranées et littérature allemande » nous conduit en

Grèce dans le roman de Hölderlin, *Hyperion*, proposé par Sibylle Muller, un texte qui ne peut que stimuler l'imagination, la créativité et la virtuosité des participants sur la rhétorique de l'époque et les exigences de la langue moderne. Khedidja Mahdi-Bolfek présente une nouvelle de Ranko Marinkovic, *L'étreinte*, publiée en 1953. Une douzaine de participants entame un exercice proche des versions latines pour traduire du croate quelques lignes et apprécier la langue tout en s'interrogeant sur les différences ou les ressemblances entre le serbe et croate. Ena Marchi, qui anime un atelier vers l'italien, opte pour un petit cours magistral en s'appuyant sur un texte de Simenon. Bruno Gaurier, à qui revient l'animation d'un atelier d'anglais en tant que nouveau lauréat du Prix Nelly-Sachs, met en évidence les difficultés de traduction inhérentes à la poésie.

La manifestation touche à sa fin. Les participants se dispersent par petits groupes, non sans passer encore une fois au Collège pour saluer son équipe, prendre congé des uns et des autres. Phileas Fogg avait gagné le pari d'effectuer le tour du monde en quatre-vingts jours. Les xx^e Assises de la traduction littéraires à Arles nous ont permis de réaliser dans la qualité et le plaisir un tour des Méditerranées en trois jours. Un record.